assez le monde pour ne pas considérer une accusation comme une sentence définitive.

SIÉG. Mon fils, je vous comprends, vous voulez parler de... Mais ma destinée a tellement jeté sur moi ses filets, que, semblable à la mouche que l'araignée a prise dans sa toile, je ne puis que me débattre, sans pouvoir les briser. Prenez garde, Ulric; vous avez vu où les passions m'ont conduit; vingt longues années d'indigence et de malheur n'ont pu les amortir. Vingt mille ans encore de moments pareils à ceux que j'ai passés, et qui seraient des années si la Douleur était chargée de les compter, ne pourraient effacer ou expier la démence et la honte d'un instant. Ulric, écoutez les avis de votre père! — Je n'ai pas écouté le mien, et vous me voyez!

ULR. Je vois Siégendorf heureux et chéri, en possession des domaines d'un prince, honoré de ceux qu'il gouverne, ainsi que de ses égaux.

SIÉG. Peux-tu bien me dire heureux, quand je crains pour toi? chéri, quand tu ne m'aimes pas? Tous les cœurs, hormis un seul, peuvent éprouver de l'affection pour moi; — mais si celui de mon fils reste froid....

ULR. Qui ose dire cela?

SIÉG. Nul autre que moi; je le vois, — je le sens plus douloureusement que ne sentirait votre glaive dans son cœur l'adversaire qui oserait vous tenir ce langage. Mais mon cœur survit à sa blessure.

ULR. Vous vous trompez; mon caractère n'est pas accoutumé à des manifestations extérieures de tendresse; séparé de mes parents pendant douze années, comment pourrait-il en être autrement?

SIÉG. Et moi, ne les ai-je point également passées, ces douze années, dans la douleur de votre absence? Mais c'est en vain que je vous parlerais : des remontrances n'ont jamais corrigé la nature. Changeons de sujet de conversation; considérez, je vous prie, que si vous continuez à fréquenter ces jeunes nobles violents, connus par de funestes exploits (oui, des plus funestes, s'il faut en croire le bruit public), ils vous conduiront....

ULR. (*avec impatience*). Je ne me laisserai jamais conduire par personne.

SIÉG. J'espère aussi que vous ne conduirez jamais de tels hommes; afin de vous arracher, une fois pour toutes, aux périls de votre jeunesse et de votre audace, j'avais jugé convenable de vous faire épouser Ida Stralenheim, — d'autant plus que vous paraissiez l'aimer.

ULR. J'ai dit que je me conformerais à vos ordres, quand vous m'ordonneriez d'épouser Hécate; un fils peut-il en dire davantage?

SIÉG. Un fils qui parle ainsi en dit trop. Il n'est point dans la nature de votre âge, de votre sang, ni de votre caractère, de parler si froidement, ou d'agir avec tant d'insouciance, dans une matière qui couronne ou détruit la félicité d'un homme; car il n'est point de repos sur l'oreiller de la Gloire si l'Amour n'y appuie point sa tête. Quelque penchant impérieux, quelque sombre démon s'est mis à votre service pour égarer le mortel qui le croit son esclave, et pour asservir toutes ses pensées; autrement, vous m'auriez dit sur-le-champ : « J'aime la jeune Ida! et je l'épouserai; » ou bien : « Je ne l'aime pas, et toutes les puissances de la terre ne me la feront jamais aimer. » — C'est ainsi, moi, que j'aurais répondu.

ULR. Mon père! vous vous êtes marié par amour.

SIÉG. C'est vrai; et c'est là que j'ai trouvé mon unique refuge dans bien des infortunes.

ULR. Ces infortunes n'auraient jamais eu lieu sans ce mariage d'amour.

SIÉG. Voilà encore un langage contraire à votre âme et à votre nature. Qui jamais à vingt ans a fait pareille réponse?

ULR. Ne m'avez-vous pas recommandé de ne pas suivre votre exemple?

SIÉG. Jeune sophiste! en un mot, aimez-vous ou n'aimez-vous pas Ida?

ULR. Qu'importe, si je suis prêt à vous obéir en l'épousant?

SIÉG. Pour vous, la chose peut être indifférente; mais pour elle, il y va de sa vie tout entière. Elle est jeune, elle est

belle, elle vous adore; — elle est revêtue de tous les dons qui peuvent répandre sur vous le bonheur et faire de votre vie un rêve ineffable, ce je ne sais quoi que les poëtes ne peuvent peindre, et que la philosophie pourrait échanger contre la sagesse si la sagesse ne consistait pas à aimer la vertu; celle qui donnera tant de bonheur en mérite un peu en retour. Je ne voudrais pas voir son cœur se briser pour un homme qui n'aurait point de cœur à briser, ou se flétrir sur sa tige comme la rose pâlissante, abandonnée par l'oiseau qu'elle prenait pour le chantre des nuits, comme disent les contes d'Orient. Elle est....

ULR. La fille de Stralenheim, votre ennemi. Néanmoins, je l'épouserai, quoique, à dire vrai, en ce moment je ne sois pas violemment épris d'une telle union.

SIÉG. Mais elle vous aime.

ULR. Je l'aime également; c'est pour cela que je voudrais y penser deux fois.

SIÉG. Hélas! c'est ce que l'Amour n'a jamais fait.

ULR. Alors, il est temps qu'il commence, qu'il ôte le bandeau de ses yeux, et qu'il regarde avant de prendre son élan; jusqu'ici il a agi en aveugle.

SIÉG. Mais vous consentez à cet hymen?

ULR. J'y ai consenti, et j'y consens encore.

SIÉG. Fixez donc le jour.

ULR. L'usage et la courtoisie veulent que ce soit la dame qui le fixe.

SIÉG. Je m'engagerai pour elle.

ULR. C'est ce que je ne voudrais faire pour aucune femme; et comme je voudrais ne plus rien voir changer à ce que j'aurais une fois décidé, quand elle aura donné sa réponse, je donnerai la mienne.

SIÉG. Mais il est de votre devoir de faire les avances.

ULR. Comte, ce mariage est votre œuvre; chargez-vous donc de tous ces soins; mais, pour vous complaire, je vais maintenant offrir mes devoirs à ma mère, auprès de qui, vous le savez, Ida se trouve en ce moment. Que voulez vous de moi? vous m'avez défendu d'aller me livrer à de mâles

amusements hors de l'enceinte du château : je vous obéis; vous voulez que je me transforme en amoureux de salon, pour ramasser des gants des éventails et des aiguilles, pour écouter des chants et de la musique, pour épier des sourires, pour sourire moi-même à un babil frivole, pour contempler les yeux d'une femme, comme si c'étaient des étoiles dont nos regards impatients fixent la pâlissante clarté le matin d'un jour de bataille qui doit décider de l'empire du monde;—que peuvent faire de plus un fils et un homme?

(*Ulric sort.*)

SIÉG. (*seul*). C'est trop faire! — c'est trop de soumission, et pas assez de tendresse! Il me paye en une monnaie qu'il ne me doit pas; telle a été ma destinée, que je n'ai pu jusqu'à présent remplir auprès de lui les devoirs d'un père; mais sa tendresse ne m'en est pas moins due; car il n'a jamais été absent de ma pensée, et, les yeux baignés de larmes, je n'ai cessé de soupirer après le jour où je reverrais mon enfant; et maintenant je l'ai trouvé! mais comment? — plein d'obéissance, mais aussi de froideur; soumis en ma présence, mais indifférent, — mystérieux, — concentré, — réservé, — s'absentant fréquemment pour aller où? — personne ne le sait; — lié avec les plus dissipés de nos jeunes seigneurs, quoique, et c'est une justice à lui rendre, jamais il ne s'abaisse à leurs vulgaires plaisirs; néanmoins il existe entre eux un lien dont j'ignore la nature. Leurs yeux sont fixés sur lui, — ils le consultent, — se groupent autour de lui comme autour d'un chef; mais Ulric ne me témoigne, à moi, aucune confiance! Ah! puis-je l'espérer, après que .. — Eh quoi! la malédiction de mon père descendrait-elle jusqu'à mon fils? Le Hongrois est-il près d'ici pour répandre encore du sang? ou bien serait-ce toi, ombre de Stralenheim, qui erres dans cette enceinte pour y frapper d'une fatale influence ceux qui ne t'ont pas immolé, il est vrai, mais qui t'ont ouvert la porte du trépas? Ce crime n'a pas été commis par nous; nous sommes innocents de ta mort. Tu étais notre ennemi, et pourtant je t'épargnai dans un moment où ma ruine dormait avec toi, pour s'éveiller avec ton réveil!

Je me contentai de prendre... — Or maudit! tu es comme un poison dans mes mains! je n'ose me servir de toi ni m'en séparer; la manière dont je t'ai obtenu me fait penser que tu souillerais toutes les mains comme la mienne. — Cependant, infâme métal, pour expier une faiblesse et la mort de celui à qui tu appartenais, quoiqu'elle ne soit l'ouvrage ni de moi ni des miens, j'ai fait autant que s'il eût été mon frère! j'ai recueilli son orpheline Ida, — je l'ai chérie comme celle qui doit être ma fille.

Un domestique entre.

Le Dom. Monseigneur, l'abbé que vous avez envoyé chercher attend qu'il plaise à Votre Excellence de le recevoir.

(Le domestique sort. — Le prieur ALBERT entre.)

Le Pr. Paix à ces murs et à tous ceux qui les habitent!

Siég. Soyez le bien venu, mon père! et puisse votre prière être entendue! Tous les hommes en ont besoin, et moi...

Le Pr. Vous avez droit plus que personne aux prières de notre communauté. Notre couvent, fondé par vos ancêtres, est encore protégé par leurs enfants.

Siég. Oui, mon père, continuez à prier chaque jour pour nous dans ces temps d'hérésie et de sang, quoique le Suédois schismatique Gustave soit parti.

Le Pr. Pour l'éternelle demeure des infidèles, pour ce séjour des douleurs sans fin, où sont les grincements de dents, les larmes de sang, le feu éternel et le ver qui ne meurt pas.

Siég. Il est vrai, mon père; — et, pour écarter ces douleurs, ces tourments d'un homme qui, bien qu'appartenant à notre Église sainte et sans tache, cependant est mort privé de ces secours chers et suprêmes qui aplanissent le chemin de l'âme à travers les souffrances du purgatoire, voici une donation que je vous offre humblement, afin d'obtenir des messes pour le repos de son âme.

(Siégendorf remet au prieur l'or qu'il avait pris à Stralenheim.)

Le Pr. Comte, si je la reçois, c'est parce que je sais trop bien qu'un refus vous offenserait. Soyez persuadé que tout cet argent sera employé en aumônes, et qu'on n'en dira pas moins les messes que vous demandez. Notre monastère n'a

pas besoin de donations, grâce à celles que lui a faites jadis votre maison; mais notre devoir est de vous obéir, ainsi qu'aux vôtres, en toutes choses légitimes. Pour qui les messes seront-elles dites?

Siég. Pour... — pour... — un mort.

Le Pr. Son nom?

Siég. Ce n'est pas un nom, mais une âme que je voudrais soustraire à la damnation.

Le Pr. Je ne veux point pénétrer dans vos secrets. Nous prierons pour un inconnu comme nous ferions pour le plus élevé des mortels.

Siég. Des secrets! je n'en ai pas; mais, mon père, celui qui est mort pouvait en avoir un, ou bien il a légué... — Non, il n'a rien légué; mais je consacre cette somme à des intentions pieuses.

Le Pr. C'est une action louable dans l'intérêt de nos amis défunts.

Siég. Mais le défunt n'était pas mon ami : il était le plus mortel, le plus acharné de mes ennemis.

Le Pr. C'est encore mieux... Employer nos richesses à obtenir le ciel pour les âmes de nos ennemis morts, est digne de ceux qui savaient leur pardonner pendant leur vie.

Siég. Mais je n'ai pas pardonné à cet homme : je l'ai haï jusqu'au dernier moment comme il me haïssait lui-même. En ce moment, je ne l'aime pas; mais...

Le Pr. De mieux en mieux!... C'est là de la religion toute pure : vous voulez soustraire à l'enfer celui que vous haïssez; compassion tout à fait évangélique... — Et avec vos propres deniers, encore!

Siég. Mon père, cet or n'est point à moi.

Le Pr. A qui appartient-il donc?... Vous m'avez dit que ce n'était point un legs.

Siég. Peu importe l'origine de cet or... Qu'il vous suffise de savoir que celui à qui il appartenait n'en aura plus besoin, si ce n'est pour acheter les prières de vos autels. Il est à vous et à votre monastère.

Le Pr. N'y a-t-il point de sang sur cet or?

SIÉG. Non, mais il y a pis que du sang :—il y a une infamie éternelle.

LE PR. Celui qui le possédait est-il mort dans son *lit?*

SIÉG. Hélas! oui.

LE PR. Mon fils, vous retombez dans votre vengeance, si vous regrettez que votre ennemi ne soit pas mort de mort violente.

SIÉG. Sa mort a été effroyablement tachée de sang.

LE PR. Vous disiez qu'il était mort dans son lit, et non sur le champ de bataille.

SIÉG. Il périt je sais à peine comment, — mais il fut assassiné dans l'ombre. Maintenant, vous savez tout : — il fut égorgé dans son lit! — Oui... — Vous pouvez me regarder : je ne suis pas l'assassin. Sur ce point, je puis affronter votre regard, comme un jour celui de Dieu.

LE PR. N'avez-vous été en rien complice de sa mort?

SIÉG. Non, par le Dieu qui voit et frappe!

LE PR. Ne connaissez-vous pas celui qui le tua?

SIÉG. J'ai seulement soupçonné quelqu'un... Il m'était étranger : aucun rapport ne nous unissait; il n'a point agi par mes ordres, et je ne l'ai jamais connu qu'un jour.

LE PR. Vous êtes donc pur de toute culpabilité?

SIÉG. (*vivement*). Oh! le suis-je? — Parlez.

LE PR. Vous l'avez dit, et vous devez le savoir.

SIÉG. Mon père, j'ai dit la vérité, rien que la vérité, sinon *toute* la vérité. Répétez-moi que je ne suis pas coupable, car le sang de cet homme pèse sur moi comme si je l'avais versé; et cependant, j'en atteste le Dieu qui abhorre le sang humain, sa mort n'est pas mon ouvrage! — Bien plus, je l'épargnai quand j'aurais pu et peut-être dû le frapper, si toutefois il est permis d'immoler un ennemi tout-puissant dans l'intérêt de sa défense personnelle; mais priez pour lui, pour moi et pour toute ma maison : car, comme je l'ai dit, bien que je sois innocent, j'éprouve, je ne sais pourquoi, un douloureux remords, comme s'il avait succombé sous mes coups ou de la main de quelqu'un des miens. Priez pour moi, mon père : j'ai moi-même prié en vain.

LE PR. Je le ferai... Consolez-vous : vous êtes innocent, et devez être calme comme l'innocence.

SIÉG. Mais le calme, je le sens, n'est pas toujours le partage de l'innocence.

LE PR. Il en sera ainsi quand votre âme se sera recueillie et calmée. Rappelez-vous la grande solennité des fêtes de demain, dans laquelle vous et votre vaillant fils devez prendre rang parmi nos premiers seigneurs; que votre front s'éclaircisse au milieu des prières où nous remercierons Dieu d'avoir mis un terme à l'effusion du sang; qu'un sang que vous n'avez point versé ne jette pas un nuage sur vos pensées : cet excès de sensibilité serait condamnable. Consolez-vous, oubliez ces choses, et laissez les remords aux coupables. (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

Grande et magnifique salle gothique du château de Siégendorf, décorée de trophées, de bannières et des armoiries de la famille.

Entrent ARNHEIM et MEISTER, de la suite du comte Siégendorf.

ARN. Dépêchez-vous! Le comte va bientôt revenir; les dames sont déjà sous le portail. Avez-vous envoyé des messagers à la recherche de l'individu en question?

MEIST. J'ai fait parcourir Prague dans toutes les directions, afin de faire les recherches nécessaires, au moyen du signalement que vous avez donné... Le diable emporte les banquets et les processions!... Tout le plaisir, s'il y en a, est pour les spectateurs; il n'y en a pas pour nous, qui faisons le spectacle.

ARN. Allez; voici madame la comtesse.

MEIST. J'aimerais mieux monter tout un jour, à la chasse, une rosse éreintée, que de faire partie de la suite d'un grand personnage dans ces ennuyeuses cérémonies.

ARN. Partez... Allez faire là-bas vos sarcasmes.

Ils sortent. — Entrent la comtesse JOSÉPHINE SIEGENDORF et IDA STRALENHEIM.

JOSÉP. Enfin, Dieu soit loué! la cérémonie est terminée.